

Jean pierre Morcrette

Une rupture ridicule

nouvelle

© 2024 Jean pierre Morcrette

Une rupture ridicule*

L'amour est, paraît-il, un remède à la vie intime. En ce qui le concerne, il estimait la sienne bien misérable malgré sa petite reconnaissance sociale d'artiste. Il l'avait entendu ou lu, qu'un homme aimé ne reste pas misérable, il devient *ipso facto* remarquable aux yeux de l'aimée. Où partait sa condition antérieure ? Par quelle magie se transformait-elle en vie remarquable ? Ces mots, *misérable* et *remarquable*, ne rendent pas compte de l'état où il se trouvait avant de tomber amoureux de la femme qui, quelques années plus tard, lui signifiera par écrit qu'elle le quitte. Alors que l'amour qu'il lui porte n'a pas disparu, misérable est bien sa vie redevenue une fois la rupture consommée.

Ils n'en sont pas encore là. Il n'a pas reçu la lettre dont elle tourne peut-être les mots et les phrases dans la tête depuis quelques mois. Lui, comme d'habitude, pondère. S'il doit y avoir séparation, eh bien soit ! une de plus, une de moins, il sait ce que ça veut dire, c'est un expert.

Laura et Thomas, appelons-les ainsi pour les besoins de notre récit, se connaissent depuis plusieurs années. Quand ils se rencontrent, Thomas est peintre, il a trente-sept ans. Laura en a vingt-cinq et termine des études universitaires ; dans quelques années, elle soutiendra sa thèse. Ils se sont trouvés sans se chercher chez une amie commune. Ils ne vivent pas ensemble selon les normes conjugales. Chacun a conservé son appartement, et bien que Thomas ait résisté à s'installer dans celui de Laura, ce dernier devient leur résidence. Parfois, s'il travaille tard, Thomas dort dans son atelier en banlieue, ou, de plus en plus rarement, dans son trois pièces d'un quartier éloigné de celui où habite Laura. Géographiquement, ils se sentent proches grâce aux sons de leurs voix, aux contacts de leurs peaux, aux émanations de leurs corps. Les mois passent dans le bonheur de la découverte mutuelle. Laura aimerait que Thomas se livre davantage, même si elle se rend compte que son tempérament le contient. Il est très chaud côté

sexe et très froid côté cœur, se dit-elle, se moquant elle-même de cette réflexion de midinette.

Quelques années se sont écoulées. Thomas est arrivé à une position d'équilibre dans une vie de couple jamais connue antérieurement. Il peint le jour, rentre chez Laura le soir. Elle travaille à sa thèse qui avance lentement. Personne n'a parlé mariage ni enfant, bien que la question soit parfois sous-jacente dans les regards attendris de Laura pour la progéniture des voisins, ou les rares allusions de Thomas à son passé d'enfant trouvé.

Ce qui nous intéresse n'est pas de disserter sur l'amour de l'un vers l'autre ; apparemment, ils en débordent. Concentrons-nous sur le point de rupture qui semble venir à pas feutrés. Qui en sera surpris ? Ni eux ni nous. La séparation de ces deux amants ne va pas tarder. Auparavant perdue la comédie, ou, comme Thomas se complaira à le penser par la suite, la tragi-comédie, sans dénouement heureux.

Un soir, sans doute, Laura lui annonce avoir retiré le stérilet porté depuis des années : le gynécologue, soutient-elle, lui a conseillé de faire une pause d'un an ou deux avant d'en placer un nouveau. En attendant, ils doivent utiliser des préservatifs ou la pilule.

Comme elle est indécise, Thomas achète dès le lendemain une boîte de capotes et la range dans le tiroir de la table de chevet, côté gauche. Chez lui, suppose-t-il, il en reste. Sont-ils toujours valables ? Il le sait, la date de péremption d'un préservatif, inscrite sur l'aluminium qui le protège, est de cinq ans. Le latex devient poreux avec le temps, donc moins résistant ; en plus du lubrifiant — ils n'en ont vraiment pas besoin —, qui, lui aussi, perd ses propriétés.

Le soir, une fois cajolé le pénis de Thomas, Laura se met à quatre pattes sur le lit pour une position qu'elle affectionne, et lui plus encore, même s'il regrette de ne pas être en mesure de regarder son visage se réinventer chaque seconde. Il a imaginé un dispositif de miroirs qui lui aurait permis de jouir de l'expression de la jouissance de Laura ; mais, comme il ne concrétise pas son idée, quand ils faisaient l'amour dans cette position, il peaufinait la vision mouvante virtuelle de ses traits.

Debout, Thomas ouvre le tiroir de la table de chevet, prélève un préservatif et, avant d'en déchirer l'enveloppe, y jette un œil. Sa vue est excellente, surtout de près. Il aperçoit de minuscules trous d'aiguille sur le logo de la marque confondus, dans un premier temps, avec des reflets. Il prend un autre préservatif et constate les quatre ou cinq trous identiques pratiquement aux mêmes

endroits. Laura attend, fesses relevées, jambes écartées, le sexe offert. Il ne dit rien.

Alors, mon sauteur adoré, ça vient ? Elle lui signifie son impatience avec cette petite phrase. Souvent, il lui caresse les fesses avant de la pénétrer ou la broute un moment ; ce jour-là, rien de tel.

Quand Laura se retourne, n'en pouvant plus d'attendre, Thomas tient un préservatif à la bouche et tente de le gonfler. Au sol gisent une dizaine d'autres, sortis de leurs enveloppes protectrices comme s'ils avaient servi. Celui qu'il porte à la bouche semble mieux résister ; il se gonfle légèrement, puis bien vite mollit.

Elle est debout à présent. Il la voit nue comme il aime la voir nue ; elle le voit nu comme elle aime le voir nu ; mais sa queue — Laura adore dire *queue* — ressemble au préservatif qu'il jette sur le parquet rejoindre les onze autres de la boîte achetée la veille.

Thomas est toujours silencieux. Quand il se trouve dans des situations déconcertantes, il a tendance à ne pas réagir. Tout reste en lui. Il ne pense qu'à fuir le désastre du cours des choses et à se réfugier dans la musique maintenant qu'il lui est impossible, à Paris, de se perdre dans la forêt à marcher des heures à vive allure en récitant des poèmes imaginaires à une femme qu'il ne rencontrera jamais. Il est sorti de chez Laura, sans claquer la porte, sans faire de

bruit, sans dire un mot, et il a regagné son appartement pour s'enivrer de musique et de vin.

Thomas ne boude pas, il ignore cet état. Un silence et une absence de quelques jours lui sont nécessaires pour assimiler ce qui vient d'arriver. Laura le sait. Elle patiente, il reviendra.

Il lui téléphone, l'invite à dîner au restaurant, l'emmène dans une chambre d'hôtel qu'il a réservée. Il veut un terrain neutre. À peine installés, ils se caressent, s'embrassent, se serrent, jouissent, sans coût. Ils décident de rentrer pour dormir le reste de la nuit chez Laura.

Les jours passent. Caresses et jeux sexuels leur donnent dans un premier temps satisfaction, puis, peu à peu, de la frustration se ressent des deux côtés. Laura lui propose de mettre des préservatifs, jurant de ne plus y toucher. Thomas a perdu confiance malgré son désir intact. Il la pénètre à peine, se retire bien vite. Il ne peut s'empêcher de se rappeler qu'un millilitre de sperme, soit le volume d'un seul gramme d'eau, contient plus de vingt millions de spermatozoïdes et que certains malins, pressés d'arriver les premiers, se glissent dans le liquide pré-éjaculatoire. Laura se renfrogne, et finit par déclarer ne plus vouloir faire l'amour.

Ça ne compte pas tellement de faire l'amour quand on s'aime. Cette phrase a résonné en lui comme une castration, symbolique certes, mais une castration quand même. Dans la mythologie grecque, a-t-il lu, deux Éros coexistent : l'Éros primordial, union non sexuée, et un autre Éros, bien sexué celui-là, né, comme Aphrodite et Himéros, du phallus d'Ouranos tranché et jeté à la mer par son fils Cronos. Thomas pense que l'amour physique, l'Éros sexué, n'est en rien l'incarnation de l'Éros non sexué : il en est le moteur. Elle semble d'un avis contraire.

Leurs relations se dégradent de jour en jour. Un observateur extérieur s'apercevrait bien qu'ils sont toujours amoureux, que l'Éros primordial veille ; eux-mêmes doivent en être certains. Les mots, les gestes, les dits et non-dits désagréables se multiplient. Laura suggère de prendre du champ quelque temps, chacun de son côté. Thomas se tait, et reste chez elle. Il continue de rentrer le soir, sans doute plus tôt que d'habitude.

Plusieurs semaines s'écourent dans une ambiance exécrationnelle. Laura ne lui propose plus de la pénétrer par derrière ; ni par devant. Elle a décidé de dormir sur le canapé du salon. Si elle trouve la formule incongrue, elle lui laisse le large *lit conjugal*. L'expression lui est venue

alors qu'ils ne sont pas mariés. Quelle différence ? Elle ne va pas le mettre à la porte, l'espoir que les choses changent le lui en empêche. Certaine de son attachement, elle se persuade qu'il ne la quittera pas pour, à ses yeux, une querelle stupide. Laura veut un enfant. Pour Thomas, c'est hors de question. Avant d'imaginer un éloignement, éventuel, car, elle en est convaincue, il finira par plier, une petite grève du sexe ne fera pas de mal. Elle tente d'enfouir l'impression permanente que jamais elle ne le comprendra, jamais elle n'accédera, ne serait-ce qu'un instant, à ce qui le fait vivre, à ce qui le fait aimer, à ce qui le fait souffrir ; ce sentiment-là, elle préfère le glisser de côté, même si elle pressent qu'il pourrait s'ajouter aux germes d'une séparation.

S'il aime et désire toujours Laura, Thomas n'est pas de bois. À l'atelier, il a une relation avec une femme qui travaille pour lui ; quelques autres suivent auxquelles il accorde peu d'importance sinon sur le moment de l'action où il y met une énergie farouche. Laura finit par s'en rendre compte — des parfums nouveaux, des gestes poseurs, des malentendus révélateurs —, si bien que, par dépit, il le lui signifie de manière détachée. Il raconte les coups rapides avec des femmes rencontrées dans des bistrot, des femmes dont il a oublié le prénom, dont il peine à se souvenir des corps, des femmes qui ont eu le

malheur de se trouver là parce qu'elle n'y était plus. Il en ajoute sans doute quelques-unes, ainsi que des positions et des pratiques fictives, à deux, trois ou quatre, inattendues de sa part. Vite, il se fatigue de berner lui-même et les autres dont il se navre de ne voir le corps qu'à travers celui de Laura.

Thomas rentre tous les jours. Elle dort sur le canapé du salon. Un soir, excédé, ivre, il vient la narguer, nu, le sexe dressé, et se masturbe devant elle. Laura reste imperturbable. De temps en temps, elle lève les yeux au plafond, joue l'indifférence, parfois l'observe et esquisse une ébauche de sourire qui le fait espérer. Puis, tandis qu'il éjacule sur le plancher, renonçant à se soulager sur Laura comme il en avait eu l'intention, elle éclate d'un rire convulsif, tonitruant, un rire non risible dont il se souvient aujourd'hui comme d'un rire tragico-comique, l'humour qu'il prétend préférer de loin — rien n'oblige à le croire —, car il le juge le plus vrai, le plus fondamentalement humain. Rires et pleurs mêlés, voilà son programme. Le rire et le désespoir, pense-t-il, restent les seules possibles définitions de l'humain.

Laura lui demande à nouveau de partir. Il se tait, s'obstine, revient tous les jours. Changer de serrure serait stupide. Elle imagine le laisser là, tout seul, jusqu'à ce

qu'il se lasse et s'en aille. Emportant le nécessaire comme si elle planifiait un voyage lointain alors qu'elle logera chez une amie à deux kilomètres, elle place en évidence sur la table de la cuisine une enveloppe à son nom. Thomas, juste Thomas. Plus de Thomas d'amour, Thomas chéri ou autres mots suaves. L'enveloppe contient la lettre de rupture qui, nous le savons, commence ainsi : En amour comme en art, on ne peut donner que ce qu'on a. En fait, il est assez d'accord, pensera-t-il plus tard. Tenter de donner ce qui ne se trouve pas en soi conduit au médiocre ; dans les deux cas, en art comme en amour. Faut-il vraiment chercher les choses hors de soi-même ?

Il lit à plusieurs reprises les mots qui se succèdent. Contrairement à la première phrase mise en exergue, les autres sont courtes, efficaces, sujet, verbe complément, pas davantage. Imaginer qu'il l'aimera toujours, comme elle écrit vouloir continuer à l'aimer de loin, c'est se bercer d'illusions ! Il va l'oublier tout de suite. D'ailleurs, il déchire sa lettre en confettis carrés qu'il disperse sur le lit. Le couteau pris dans la cuisine pour ouvrir l'enveloppe est encore dans sa main. Thomas éventre le matelas dont il a dégagé la couette et les draps. Plusieurs coups sont nécessaires pour laisser apparaître les ressorts qui saillaient stupidement.

Taisons ce qui se passe ensuite. Le risible se joint au pitoyable — le sperme cette fois-ci atteint le matelas — ; le médiocre au sublime — un poème s'exhale de ses lèvres et s'égare bien vite — ; le comique au grotesque — nous n'en dirons pas un mot —, jusqu'à ce que Thomas sorte de l'appartement de Laura, ivre, dépoitraillé.

Sans doute lance-t-il la clé dans la Seine.

*2019, in *Taillis de hêtres*